

reur. Ils s'agenouillent pour baiser la main demeurée très belle. Il faut emporter l'un d'eux, Napoléon Bertrand, évanoui.

A six heures moins onze minutes, tandis qu'une dernière rafale arrache du sol les arbustes récemment plantés dans les jardins de Longwood, les papiers du mourant se fixent, les yeux se révulsent, les lèvres se couvrent d'une légère écume : Napoléon n'est plus.

LA FIN DE L'EXIL

C E qui suivit : l'autopsie, l'exposition du corps, les funérailles avec les honneurs dus à « un général de premier rang ». Hudson Lowe accompagnant le cercueil de Napoléon, la garnison entière de Sainte-Hélène formant la haie, présentant les armes, inclinant ses drapeaux, a été raconté et vulgarisé en annexe de tous les journaux et mémoires, français et anglais, de Sainte-Hélène. Un dessin du capitaine Marryatt nous restitue l'aspect et l'ordre de marche du cortège. Les comptes rendus de la cérémonie, secs comme des procès-verbaux, n'ajoutent rien à la précision pittoresque de ce document spontané où l'on trouve la couleur ingénue de nos vieilles images d'Epinal.

Le 26 mai 1821, dix-sept jours après l'inhumation de l'Empereur, près de la fontaine Torbett, dans cette vallée du Géranium qui désormais, pour l'Histoire, prendra le nom de Vallée du Tombeau, la petite colonie française de Longwood, le Grand-Maréchal Bertrand, la comtesse Bertrand et leurs quatre enfants, le général de Montholon, le médecin Antommarchi, l'abbé Vignali, le premier valet de chambre Marchand et une dizaine de serviteurs

parmi lesquels deux femmes, avec une fillette, et deux Chinois qu'on emmenait, était prête au départ. Un transport léger, le storeship *Camel*, devait recevoir, le même jour, les passagers à destination de Plymouth. Sous la direction du comte de Montholon et la surveillance immédiate de Marchand, on avait, dès le lendemain des funérailles, commencé d'emballer les meubles transportables, la précieuse argenterie, une grande partie des livres, toute la garde-robe de l'exil, les uniformes fanés et les livrées à l'aigle qui ne

resserviraient plus. Pieusement, avec mille soins, on avait enfermé, dans leurs reliquaires de voyage, le testament et les armes du grand mort ; les autres souvenirs qui se disperseraient dans la famille impériale ; les ornements de la petite chapelle et le masque en plâtre du visage de Napoléon, le précieux moule sur lequel Antommarchi et le docteur anglais Burton allaient l'un et l'autre prétendre des droits. La maison de Longwood, dévastée, privée de son âme, avait ces convulsions désordonnées qui précèdent le grand repos. Longwood, aussi, allait mourir. Dix-neuf ans après, on retrouverait, transformés en moulin à orge et en écurie, le salon et la chambre à coucher de la pauvre demeure où s'exhala le dernier souffle de Napoléon. Et ce sera, de par le monde, une longue stupeur indignée. Mais, à cette heure de l'abandon, nul parmi ceux qui hâtent les préparatifs du départ ne s'inquiète des destinées de cette maison de l'exil, odieuse, mortelle et d'où l'on a hâte de fuir. Cependant, chacun, au dernier moment, emplit ses yeux d'une suprême vision du logis et du site morne où les âmes se sont aigries, où les fidélités se sont exaspérées. Et peut-être parce que l'horizon s'entr'ouvre maintenant, le paysage, dans son linceul de brume, avec son sol couleur de cendre, ses pins phthisiques et ses gommiers ployés par les rafales du large, son gazon rare et ses immortelles sauvages qui